



Entrée triomphale à Jérusalem

Évangile de Saint Jean

Table des matières

[CHAPITRE XII]	5
§ 4. Entrée triomphale à Jérusalem.	5
12-13. Le lendemain, une multitude de gens qui étaient venus pour la fête, ayant appris que Jésus se rendait à Jérusalem, prirent des rameaux de palmiers, et allèrent au-devant de lui en criant : « Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi »	5
14-15. Trouve un ânon et monte dessus, selon qu'il est écrit : « Ne crains point, fille de Sion, voici ton roi qui vient, assis sur le poulain de l'ânesse. »	6
16. Les disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais lorsque Jésus fut glorifié, ils se souvinrent qu'elles avaient été écrites de lui, et qu'ils les avaient accomplies à son égard.	6
17-18. La foule qui était avec Jésus lorsqu'il appela Lazare du tombeau et le ressuscita d'entre les morts, rendait témoignage de lui. C'est pour cela aussi que la foule vint au-devant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle.....	7
19. Les Pharisiens se dirent donc entre eux : « Vous voyez que nous ne gagnons rien : voilà que tout le monde va après lui. »	8
§ 5. Des païens offrent leurs hommages à Jésus.	8
20-21. Il y avait aussi quelques Gentils parmi ceux qui étaient montés pour adorer lors de la fête. Ils s'approchèrent de Philippe qui était de Bethsaïde en Galilée, et ils lui firent cette demande : Seigneur, nous voulons bien voir Jésus. »	8
22. Philippe alla le dire à André ; puis André et Philippe allèrent le dire à Jésus.....	8
§ 6. Abaissement et mortification. Le grain de froment.	9
23. Et Jésus leur répond : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. »	9
24-25. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »	9

26. « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » 12
- 27-28. « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ?... Père, délivrez-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifiez votre nom. » 12
- § 7. La voix du Père..... 15
28. « Père, glorifiez votre nom. » Et une voix vint du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » 15
- 29-30. La foule qui était là et qui avait entendu, disait : « C'est le tonnerre » ; d'autres disaient : « Un ange lui a parlé » ; Jésus dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. » . 16
31. « C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le Prince de ce monde sera jeté dehors. » 17
32. « Pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. »..... 18
- § 8. La croix, prélude du triomphe de Jésus..... 18
- 33-34. Jésus parlait ainsi, pour marquer de quelle mort il devait mourir. 20
- § 9. Il faut marcher tant que la lumière luit. Jésus dit aux Juifs :..... 21
- 35-36. « La lumière n'est plus que pour un temps au milieu de vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez, des enfants de lumière. » Jésus dit ces choses, puis s'en allant se déroba à leurs yeux. Les Juifs sont dans le doute et leur situation est terrible..... 21
- § 10. Incrédulité des Juifs. 24
- 37-38. Quoique Jésus eût fait tant de miracles en leur présence, ils ne croyaient point en lui ; afin que fut accompli l'oracle d'Isaïe disant : « Seigneur, qui a cru à notre parole ; et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? » 24
- 39-40. Mais les Juifs ne pouvaient pas croire, parce que Isaïe avait encore dit : « Il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs, de peur qu'ils ne voient des yeux et ne comprennent du cœur, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. »..... 26
41. Isaïe dit ces choses, lorsqu'il vit la gloire du Seigneur et qu'il parla de lui..... 27
- 42-43. Toutefois, beaucoup même parmi les membres du Sanhédrin crurent en lui ; mais à cause des Pharisiens, ils ne le confessaient pas, de

peur d'être chassés de la synagogue, car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.....	28
§ 11. Unité de Jésus avec son Père.....	29
44-45. Or Jésus éleva la voix et dit : « Celui qui croit en moi croit non pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé ; et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé. »	29
§ 12. Jésus Lumière. — Le monde jugé d'après l'Évangile.....	30
46. « Je suis venu en ce monde comme une lumière, afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. ».....	30
47-48. « Si quelqu'un entend ma parole et ne la garde pas, moi je ne le juge point, car je suis venu, non pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas ma parole, il a son juge : c'est la parole même que j'ai annoncée ; elle te jugera au dernier jour. ».....	31
49-50. « Je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et ce que je dois enseigner. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses que je dis, je les dis comme mon Père me les a enseignées. »	31

[CHAPITRE XII]

§ 4. Entrée triomphale à Jérusalem.

12-13. Le lendemain, une multitude de gens qui étaient venus pour la fête, ayant appris que Jésus se rendait à Jérusalem, prirent des rameaux de palmiers, et allèrent au-devant de lui en criant : « Hosanna ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi ».

La nouvelle de la résurrection de Lazare se répandit rapidement, surtout dans la population de Jérusalem qui est proche et où tout converge, comme au centre religieux et politique de la nation. La malignité et l'admiration s'unirent pour la propager parmi les Juifs indigènes et les milliers de pèlerins que la fête de Pâque avait fait affluer à Jérusalem, seul lieu où l'on pût offrir des sacrifices et immoler l'agneau pascal. Une multitude se forma qui descendait de Jérusalem vers Béthanie, tandis qu'une foule partie de Béthanie accompagnait Jésus qui montait à Jérusalem. A la rencontre, il se produisit un remou et un choc d'admiration et de joie, d'où jaillit l'enthousiasme. D'ailleurs, Dieu, qui voulait un triomphe pour son Fils, fit planer son esprit sur cette multitude, et lui qui sait briser les fureurs de la mer et, quand il lui plaît, la soulever en tempête, sait de même sur les foules, mer houleuse et changeante, faire passer des souffles puissants d'admiration et d'enthousiasme, et déchaîner leurs flots. Au souffle de l'Esprit de Dieu, la foule divinement agitée brisa des rameaux aux oliviers et aux palmiers qui bordaient la route ; et ceux qui venaient de Jérusalem, s'avançaient comme au-devant d'un vainqueur, — Jésus n'était-il pas le grand vainqueur de la mort ? — et tenant leurs palmes élevées, ils les agitaient en signe de triomphe, et l'on aurait dit qu'un vent de gloire les secouait. Le cortège de Jésus, au contact de cette foule enthousiasmée, fut lui-même pris d'un feu d'enthousiasme. Et tous mêlèrent leurs acclamations triomphantes et multipliées. Parmi les cris de la foule, saint Jean a distingué et retenu ceux-ci : « Hosanna, béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur. »

Cette foule est inspirée par l'esprit de Dieu ; car elle crie à Jésus : Hosanna, sauve-nous, sauve donc ; elle sent que tout le salut du genre humain réside en lui. — Hosanna est aussi un cri de joie, de triomphe et de louange : la foule exalte en Jésus son salut, elle lui fait un triomphe, elle lui donne mille louanges. Enfin elle le reconnaît comme l'envoyé de Dieu, quand elle lui dit béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

A la suite du cortège triomphal, voici le triomphateur qui

14-15. Trouve un ânon et monte dessus, selon qu'il est écrit : « Ne crains point, fille de Sion, voici ton roi qui vient, assis sur le poulain de l'ânesse. »

Pourquoi ces deux animaux cités ici ? Ils symbolisent les deux peuples sur lesquels doit s'étendre le royaume de Jésus-Christ, le peuple juif qui a déjà reçu le joug du Seigneur et le peuple des Gentils, resté jusqu'ici sans frein et sans loi, mais qui recevra le frein de la loi et, mieux que le peuple juif, servira aux triomphes et au règne du Sauveur.

Admirons la modestie de ce Sauveur aimable, sa simplicité, ses goûts éloignés du faste, où se complaît l'orgueil et tout ce qui est grand en ce monde. Une ânesse et un ânon, voilà les montures du Roi du Ciel. C'est un appareil qui n'inspire pas la crainte, qui ne produit pas l'éloignement respectueux, qui ne fige ni le cœur ni la langue, et n'enveloppe d'aucune atmosphère glacée les charmes rayonnants de Jésus. Au contraire, les cœurs s'épanouissent, les langues se délient, les foules se pressent autour du vainqueur de la mort : c'est le triomphe de la bonté. C'est aussi le triomphe de l'Esprit de Dieu : c'est sous son impulsion que la foule et les Apôtres agissent, sans s'en douter. En effet,

16. Les disciples ne comprirent pas d'abord ces choses ; mais lorsque Jésus fut glorifié, ils se souvinrent qu'elles avaient été écrites de lui, et qu'ils les avaient accomplies à son égard.

Souvent l'homme sert d'instrument à Dieu, sans le vouloir. Saint Pierre qui renie, Judas qui trahit, accomplissent la prophétie de Jésus, sans y penser. Ici les disciples ne pensaient pas à réaliser l'Écriture ; ils la réalisent pourtant. Combien de rois d'Egypte ou d'Assyrie ont été, sans le savoir, l'instrument des châtiments que Dieu avait prédits au peuple juif. C'est ainsi que Dieu fait son œuvre par le moyen des hommes, même sans les consulter. Et pourquoi voudrait-on que Jésus fût embarrassé de sauver ses élus et d'assurer l'immortalité de son Eglise, malgré les persécuteurs et malgré Satan ?

Dès lors, nous sentons que tout homme doit être humble sous la main de Dieu, et avoir une confiance souveraine en sa Providence. Dès lors aussi, nous comprenons mieux l'adage répandu dans le monde chrétien : l'homme propose et Dieu dispose. Car seul il sait tout et prévoit tout. Mais l'homme, que sait-il, et que peut-il prévoir ?

Pareils à la pierre qui tombe dans l'eau et engendre des ondes, les actes de l'homme produisent des influences qui peuvent se propager à l'infini. L'homme les ignore. Joseph l'Ancien savait-il qu'il figurait saint Joseph ? Le bon saint Joseph lui-même savait-il que ses jeunes années le préparaient à être l'époux de la Vierge Marie, Mère de Dieu ? Et

pendant qu'il vivait avec Jésus et Marie, savait-il qu'il préludait à son rôle de patron de l'Eglise universelle ? Et Marie, qu'a-t-elle su d'abord de ce qu'elle deviendrait un jour, et du rôle qu'elle aurait dans l'Église et dans l'éternité ? Nous sommes des instruments faibles et souvent aveugles du Dieu tout-puissant et très bon ; faisons-nous dociles et généreux, sous sa main, et prions ardemment pour toutes les intentions divines auxquelles nous concourons, sans le savoir : *Fiat voluntas tua*.

17-18. La foule qui était avec Jésus lorsqu'il appela Lazare du tombeau et le ressuscita d'entre les morts, rendait témoignage de lui. C'est pour cela aussi que la foule vint au-devant de lui, parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle.

La foule est une mer qui ondule, prête à se soulever à tout vent. On le verra bien, lors de la mort de Jésus-Christ. Et parce qu'elle est mal défendue contre les agitations diverses, les meneurs au cœur mauvais sont aux aguets pour lui souffler leurs passions enflammées. Ç'a été la pratique des ambitieux et des révolutionnaires de tous les temps. Mais, dans des conditions normales et quand elle n'est aiguillonnée ni par la misère et la faim, ni sollicitée par les démagogues, elle est magnifiquement apte à vibrer au grand, à l'héroïque, au divin ; et en cela nul ne l'égale, parmi les savants et les habiles. Débarrassée d'envie et d'ambition, c'est avec un cœur spontané et puissant qu'elle exalte les héros et leurs belles actions ; aucun intérêt secret ne la portant à lésiner sur la louange, elle y va de toute son âme neuve et libre : elle est splendide.

Les instruits, trop occupés de leurs propres lumières, sont plus lents à croire aux lumières divines ; quant à ceux qui sont élevés en dignité, ou ils se croient moins éloignés des héros que l'on célèbre, ou ils les jalouent, et craignent de s'amoindrir en les exaltant. La foule n'est retardée par aucun amour-propre, aucune jalousie ; elle se laisse saisir par le spectacle de la puissance ou de l'héroïsme ; de même elle se laisse emporter aux souffles divins qui passent sur l'humanité. C'est dans ce sens qu'on a pu dire légitimement : *vox populi, vox Dei*. Tandis que, dans l'ombre, le Pharisien orgueilleux comprime dans son cœur égoïste les élans de l'admiration, la foule acclame Notre-Seigneur. Plus tard elle sera la première, à Lourdes, à acclamer la Vierge Immaculée, abandonnant aux habiles de ce monde les longues discussions, et devant les prudentes lenteurs de ceux qui ont en main les trésors des sciences divines.

La foule, qui a vu la résurrection de Lazare, applaudit Jésus et lui fait triomphe ; et la foule de Jérusalem, qui n'a point vu, mais à qui aucune passion ne voile la vérité, se joint au triomphe et le grandit.

Ainsi, la foule est bonne si on ne la gêne pas. Parce qu'elle est simple et sans prétention, Dieu lui donne le sens du divin, et il aime à se rapprocher

d'elle, à opérer des merveilles pour lui faire du bien et fortifier sa foi. « *Misereor super turbam* », disait Notre-Seigneur, j'ai pitié de la foule ; et il faisait des miracles ; et il en fait aujourd'hui devant les foules de Lourdes.

19. Les Pharisiens se dirent donc entre eux : « Vous voyez que nous ne gagnons rien : voilà que tout le monde va après lui. »

Les voilà ces Pharisiens infatigables dans leur opposition. Saint Jean a pris soin de fixer leur attitude dans les circonstances où ils se heurtent à Notre-Seigneur. Leur haine ne meurt pas : maintenant elle a soif de la mort de Jésus. Les plus violents disent aux autres : le fruit de nos timides attermolements, c'est que l'univers entier va se mettre à sa suite. Il s'y mettra en effet, mais seulement quand leur haine se sera satisfaite et aura vu couler son sang. Dès maintenant cependant, l'ébranlement vers Jésus se propage.

§ 5. Des païens offrent leurs hommages à Jésus.

20-21. Il y avait aussi quelques Gentils parmi ceux qui étaient montés pour adorer lors de la fête. Ils s'approchèrent de Philippe qui était de Bethsaïde en Galilée, et ils lui firent cette demande : Seigneur, nous voulons bien voir Jésus. »

Jésus n'a voulu jeter que des germes ; il a réservé à d'autres le triomphe des grandes moissons. Il avait déjà dit à ses Apôtres : « Autre est celui qui sème, autre celui qui moissonne ; vous moissonnez où vous n'avez pas semé », c'est-à-dire dans le champ ensemencé par les prophètes. Ils moissonnèrent surtout après la mort du Christ, dans le monde païen. L'Évangile tout entier est une semence ; chacune de ses paroles est comme un beau grain de froment qui nourrit, et qui lève et se multiplie dans les âmes : les Apôtres le sèmeront, et de grandes et belles moissons sortiront du sol jadis stérile de la gentilité. Et voici que quelques païens se présentent à Jésus et aux Apôtres, comme l'annonce et les prémices de ces grandes moissons et de ces vastes champs qui, au loin, sont à explorer et à ensemençer.

Ils s'adressent à Philippe de Bethsaïde : l'avaient-ils connu à Bethsaïde, ou simplement se trouvèrent-ils plus près de lui. Ils lui demandèrent donc de leur procurer une audience avec Jésus. N'est-ce pas le rôle de l'apôtre d'approcher les âmes de Jésus, comme d'un fleuve de vie où elles pourront étancher les désirs de leurs âmes. Ces païens venus du désert de la gentilité sont en effet poussés par leur désir...

22. Philippe alla le dire à André ; puis André et Philippe allèrent le dire à Jésus.

Philippe ne veut pas se mettre seul en avant. Craignait-il d'agir à l'encontre de la parole du Sauveur, *ne in viam gentium abteritis*, n'allez pas chez les Gentils ? André va dissiper son hésitation ; il a plus

d'autorité ; c'est par lui que Philippe a été amené, à Jésus ; c'est lui qui, le premier, s'est rangé aux côtés du Sauveur, et lui a amené ensuite son frère Pierre. Il était censé mieux connaître les intentions de Jésus. Ensemble ils s'approchent de lui, et lui disent que les Gentils désirent lui parler.

§ 6. Abaissement et mortification. Le grain de froment.

23. Et Jésus leur répond : « L'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. »

Jésus est au bout de sa carrière, le nombre de ses jours, de ses heures même est compté ; il a échoué à Jérusalem avec les Pharisiens, les savants et les chefs ; il va être mis à mort ; et c'est à ce moment qu'il parle de gloire ; et il en parle avec assurance. C'est que, derrière les apparences et faiblesses humaines, il y a la force divine. C'est cette force, éclatante de vérité, irrésistible d'amour, qui fait le charme du discours qui va suivre.

Jésus s'adresse à ses Apôtres et, par ricochet, à l'assistance, et spécialement aux Gentils, aux Hellènes qui se sont rapprochés de lui. Qu'ils ne se scandalisent pas du supplice de la croix, où il va périr ; c'est par la croix qu'il va à la gloire, et cette gloire éclatera dans leur conversion, jusqu'aux extrémités du monde.

Pour qu'ils comprennent bien que la croix est le chemin de la gloire, *per crucem ad lucem*, il ajoute :

24-25. « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Ces mots « en vérité, en vérité » sont l'annonce solennelle d'une loi fondamentale de la vie spirituelle. Puisque nous sommes avertis, écoutons le Maître avec une plus vive attention.

Et d'abord remarquons ceci : toute la nature est enserrée dans un réseau de lois qui font corps avec sa substance, et d'où elle ne pourrait s'échapper qu'en tombant dans le néant. La connaissance de ces lois constitue les sciences qu'on nomme naturelles. Cette connaissance a un grand charme, elle nous révèle un ordre et une harmonie admirables, nous fait mieux connaître l'œuvre de Dieu, et derrière l'œuvre, l'ouvrier. Elle a une grande utilité, car elle préside à toutes les œuvres des hommes qui imitent la nature ou se font avec des éléments fournis par elle. Sans l'application de ces lois, toute œuvre humaine serait vaine ; et malheur, par exemple, à qui bâtirait, sans tenir compte des lois de la pesanteur, ou de la résistance des matériaux.

Par ailleurs, nous savons que le monde matériel est un miroir du monde surnaturel. C'est pour cela que Notre-Seigneur se sert, dans l'Évangile, de tant

de symboles pris de la nature. Le monde spirituel a donc son réseau de lois propres. Prenons garde de les ignorer. L'ignorance serait dommageable ici surtout où il s'agit d'une loi primordiale.

Notre-Seigneur nous enseigne que la vie naît de la mort, que le sacrifice est la condition d'une vie supérieure, multipliée, féconde. Ce phénomène est éclatant dans l'ordre naturel. Le grain de blé enfermé dans le grenier est vivant, mais d'une vie égoïste, solitaire, limitée. S'il veut se développer, s'il veut multiplier sa vie, il faut qu'il se résigne à mourir. S'il avait la sensibilité, il s'agiterait, il tenterait de résister à la main du laboureur, pour n'être point jeté dans le sillon, pour n'être point enfoui sous la motte obscure, froide et humide, où l'on meurt silencieusement. Il le faut pourtant ; c'est la loi de la multiplication de la vie.

Ainsi en va-t-il de notre vie spirituelle. Si elle veut être embellie, multipliée, rendue féconde, il faut qu'elle accepte de goûter la mort. Comment cela ? Comme le grain de blé. Dans le grain de blé, il y a deux parties, le germe qui est l'étincelle de vie, et le reste qui doit s'amollir, se dissoudre, se mêler aux sucs de la terre, se laisser absorber, pour alimenter l'étincelle de vie.

En nous aussi, il y a deux éléments, dont l'un doit être mortifié pour que l'autre soit vivifié : il y a l'âme et il y a le corps ; il y a la grâce et il y a la nature. L'âme spirituelle, surnaturalisée, doit être vivifiée ; le corps sensuel doit être mortifié. La grâce est le germe ; la nature, dans ses éléments terrestres et dérégés, doit fléchir autour du noyau vivant de la grâce, se dissoudre et, par sa mort, laisser champ libre aux influences de la grâce divine.

Et de même que la multiplicité des mauvaises herbes étouffe ou étiole la frêle pousse de blé, ainsi la vie naturelle sensuelle et par amour-propre étouffent ou étiole la vie de la grâce.

Mais l'amour-propre, s'il se sacrifie, mais le corps sensuel, s'il se mortifie, l'épanouissent ; et le martyre, qui est le suprême degré de mortification, la fait monter jusqu'au ciel.

Qui dit mortification dit mort. La mortification des désirs de la chair et des désirs de l'amour-propre sont la mort d'une chose vivante et vivace, et ils en ont l'amertume. Mais cette mort est douce de la douceur même de la vie engendrée par cette mort.

Et rien ne peut nous encourager à mourir, comme le spectacle de la fécondité de cette mort. Contemplons cette fécondité dans ceux qui ont marché devant nous : Jésus-Christ, ses apôtres, ses martyrs, ses vierges, ses saints de toute sorte. La mort du Christ a produit sa résurrection, son ascension, sa gloire éternelle et infinie dans les siècles

des siècles et, sur la terre, son Eglise et la force féconde par laquelle cette épouse bien-aimée enfante les élus. Et dans chaque élu, tout acte de mortification de l'esprit ou du corps est fécond. Mais rien n'égale la fécondité des grands sacrifices, quels qu'ils soient, celle surtout du martyr qui est la mort totale à la nature.

Le martyr est fécond pour celui qui le subit, et le fait monter vers les sommets de l'amour divin ; il l'est aussi pour les autres âmes. C'est pourquoi Tertullien disait que le martyr est une semence de chrétiens...

Et, proportion gardée, tout acte de mortification de la chair ou de l'esprit produit, dans celui qui se mortifie et dans ceux qui l'entourent, de nouvelles poussées de vie spirituelle et surnaturelle. Car c'est une loi universelle posée par le Créateur et le Rédempteur, et qui se fait sentir à tous les degrés, à savoir que la mort engendre la vie.

Que ne diraient pas les naturalistes, et comme ils nous montreraient que les débris d'êtres vivants, minuscules et en nombre infini, sont les meilleurs agents des fécondités nouvelles.

Ce sont les sacrifices de nos morts dans la grande guerre qui ont sauvé la patrie, et lui ont infusé une vie nouvelle, qui milite encore aujourd'hui contre les éléments mauvais et en triomphera... L'âme c'est la vie ; il y a donc une vie que nous devons haïr pour sauver une vie meilleure. Le vindicatif, le vaniteux, le sensuel trouvent une grande douceur dans le sentiment de vengeance, de vanité, de sensualité qu'ils éprouvent : or quiconque s'abandonne à cette vie, marche vers la mort ; quiconque l'immole, marche vers la vie divine, dont Dieu fleurit les sommets de notre âme, et qui nous fait semblables à lui, et qui ne se flétrit pas dans l'éternité.

Ayons horreur d'une vie qui se termine à une mort pleine de honte et de châtiments. Aimons la mort qui est le chemin de la vie parfaite, divine, éternelle.

Le mondain aime son âme, sa vie sensible et naturelle ; il la flatte, la caresse, lui procure toutes les satisfactions dont elle est avide, lui évite toute contrariété, toute humiliation, toute souffrance ; et ce faisant, il hait et perd son âme, qu'il prive de la vie de Dieu et de l'héritage du ciel.

Les martyrs ont haï leur vie mortelle ; ils ont consenti à la perdre et ils ont trouvé la vie éternelle.

Et tous les saints se sont appuyés sur cet Evangile pour se haïr et être les bourreaux de leurs corps, de leurs appétits dérégés et de leur amour-propre. Et maintenant ils fleurissent dans l'éternité ; leur âme est sauvée, et a trouvé la vie qui ne meurt pas.

Quant à ceux qui ont voulu sauver leur corps et leur âme de toute peine, ils sont tombés dans la mort éternelle.

Rien de beau-ici-bas ne resplendit que par le sacrifice.

Quelle mère est véritablement mère sans esprit, de sacrifice ? O parole véritable et véritablement féconde !

Jésus, malgré la répugnance de mes sens et de mon orgueil, enfoncez profondément votre parole dans mon âme, afin qu'elle y germe comme un grain vivant, et croisse dans mon intelligence et dans ma volonté ; et y produise des fruits de vie sans nombre, par la mort volontaire à tout ce qui est contraire à votre loi et à votre amour.

26. « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.

Mon fils, cette doctrine n'est pas différente de celle du verset précédent ; mais je veux l'inculquer d'une autre manière, et exciter ton âme par la vue de mon exemple et de la récompense. S'il est pénible de mourir aux désirs déréglés des sens et de l'esprit, sache que, marchant devant toi, j'ai foulé ces désirs ; et tu n'as qu'à me suivre. Je te précède, marche sur mes traces : ne regarde pas le sacrifice qui t'immole, regarde-moi, moi ton chef qui te précède, moi le fruit de vie qu'on ne peut cueillir que sur l'arbre de la croix, moi qui te donne une augmentation de vie surnaturelle, à chaque fois que tu meurs à un de tes désirs. Mets tes pieds dans la trace de mes pas, et attache ton regard, non sur l'âpreté du sacrifice, mais sur moi, fleur et fruit du sacrifice. Goûte la vie que je te donne ; regarde-moi toujours, et toujours marche à ma suite. — O Maître, où allez-vous ? — Là où je vais, tu seras, fidèle serviteur. Sache donc que je vais à mon Père, à sa droite étincelante, recevoir une gloire, un bonheur, une vie infinie et éternelle ; et mon Père veut honorer mon serviteur et le placer à mes côtés, pour l'éternité. ; et il veut lui donner une participation de ma gloire, de mon bonheur et de ma vie. Alors tu sentiras, dédaignant les lambeaux d'une vie chargée de misères et fugitive, que tu as trouvé la vie véritable. Hais donc ton âme, et viens à ma suite, si tu veux boire à la vie éternelle, près de moi. Mais dès maintenant, songe et songe encore que je suis ton guide, et ne t'effraie pas, quand il te faudra aller par des sentiers qui te sembleront pleins de ténèbres. Ecoute, en effet, les paroles que j'ai dites :

27-28. « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ?... Père, délivrez-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifiez votre nom. »

Quel mystère ! Un Dieu se trouble ! Sans doute, ce n'est pas dans sa divinité que l'émotion se forme, et que la tempête se lève ; mais, cette âme sainte, unie à la divinité, instrument de la divinité, infiniment pacifiée,

dégagée de toute attache, source ordinaire, de nos troubles, affectionnée à la volonté divine au point d'en faire sa nourriture continuelle et, dans cette union à Dieu physique et morale, trouvant une sérénité inaltérable, cette âme qui faisait à Jésus une physionomie et un regard souverainement pacifiés et pacifiants, cette âme se trouble ! C'est un mystère !

Evidemment celui qui a dit à la mer : « Tu iras jusque-là, et tu ne franchiras pas ces bornes », celui qui disait au lac de Génésareth démonté : « *Tace et obmutesce* », et le calmait à l'instant, ne peut pas voir la tempête se lever dans son âme inopinément et contre son aveu. Les démons, pour entrer dans le corps des pourceaux, en demandèrent permission ; ainsi la tempête est obligée de demander permission, pour entrer dans la sainte âme de Jésus. Elle l'obtient et y entre avec une fureur inouïe, que nul esprit humain ne peut comprendre. Seules les âmes saintes, initiées par la méditation et l'amour, s'en forment une idée moins imparfaite, surtout si elles ont été admises à quelque participation de la Passion du Sauveur. Nous pouvons en imaginer quelque chose par les effets produits, et par les paroles mêmes de Jésus. Lorsque les ondes de la tempête se seront enflées davantage, un Dieu suera du sang ; et, lorsqu'elles auront atteint leur paroxysme de fureur, ce Dieu demandera à son Père pourquoi il l'a abandonné, et dira : « Dieu, *mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »

Que la grâce de Dieu nous donne de nous plonger dans ces abîmes et de nous y sanctifier.

Jésus saisi et ballotté par ce déchaînement des colères divines, paraît-il décontenancé ? — Non, car il est le Maître, et il le demeure, même au sein de la tempête.

L'âme humaine est simple dans sa substance, et multiple dans ses puissances. Jésus abandonne à l'orage cette puissance par laquelle l'âme épouse la matière et la fait sensible ; mais il garde sa maîtrise et sa paix infinie dans cette autre puissance, où l'esprit se suffit à lui-même et forme son vouloir et son amour.

Et nous entendons bien quelque chose de cela, nous qui sentons se former une lutte entre deux tendances de notre âme, dont l'une veut se rebeller contre la loi de Dieu et l'autre veut l'observer.

Mais pourquoi Jésus, pouvant écarter de lui toute tempête, lui a-t-il permis de se précipiter en lui ? — Pour la même raison qu'il a permis à la fureur des bourreaux de s'abattre sur son corps. Ce trouble a été un de ses bourreaux, armé par Dieu lui-même, et plus terrible que les soldats romains avec leurs fouets barbares. Et Jésus a réparé par ce trouble la tranquillité insultante, avec laquelle le pécheur offense Dieu.

Mais il y a autre chose. Non seulement Jésus répare pour les pécheurs ; mais il fortifie ses serviteurs ; et à toutes les âmes angoissées et de bonne volonté il dit : « Bons et fidèles serviteurs, mes élus, qui, tout appliqués à mon service, serez pourtant ballottés de mille troubles et de mille angoisses, ne laissez ni votre courage ni votre confiance se déprimer. J'ai voulu éprouver des troubles, pour sanctifier les vôtres, et vous apprendre à les soutenir et à les traverser victorieusement. Comme le nageur, dans la mer agitée, ne s'abandonne pas, mais soutient sa tête au-dessus de l'eau, par le mouvement de ses membres, ainsi agissez et surtout priez ; et, malgré les bouillonnements amers où s'enfonce la partie sensible de votre âme, soyez certains que vous atteindrez le rivage et la palme de la victoire. Il m'est pénible, vous qui m'aimez de vous voir ballottés et souffrants ; mais du moins, au sein même de votre nuit, je vous donne ma paix ; qu'elle occupe toujours le sommet de votre âme, et y luise comme un phare lumineux, avec le triple et beau rayon de la foi, de l'espérance et de la charité. Avec ma grâce, tenez jusqu'au bout : la récompense viendra pour vous, comme elle est venue pour moi. »

Un principe souverain et toujours à répéter aux âmes bonnes et impressionnables, c'est qu'il faut distinguer la partie inférieure et sensible de l'âme où s'agitent les tentations, et où nous n'avons qu'un empire indirect, de la partie supérieure où réside la volonté nue. Seule cette volonté nue est sous notre empire direct ; et Dieu ne nous demande qu'une chose, que nous la tenions toujours attachée à sa loi sainte et à son saint amour. Quant aux tempêtes inférieures, il faut manœuvrer pour y échapper, prévenir leur éclosion, les éteindre à leur naissance, comme un incendie qui se déclare ; ou du moins, dès l'abord, par une résistance vigoureuse, limiter leur développement. Mais il n'appartient qu'à Dieu de les prévenir totalement, ou de les apaiser d'un mot.

Jésus n'a pas voulu user de sa puissance souveraine pour lui-même ; il a senti sourdre, se développer, éclater la tempête ; et il a été comme étonné, indécis à la vue de ces deux courants de désirs contraires qui luttèrent dans son âme, désirs de la volonté immuablement fixés, commandés, dirigés par la volonté divine, désirs de la partie sensible qui a une instinctive répulsion de la souffrance. Notre-Seigneur exprime cette sorte de ballottement de tout son être : Que dirai-je, dit-il ? m'avancerai-je, stoïque, dédaignant la douleur comme une chimère, ou bien laisserai-je ployer mon âme, comme le roseau au vent, et dirai-je à mon Père : sauvez-moi de l'affliction sans mesure, si cela peut se faire, sans détriment pour votre bon plaisir et la pratique de la parfaite sainteté.

Notre-Seigneur pouvait, sans orgueil, demeurer impassible, mais il ne l'a pas voulu, parce que l'homme ne peut pas faire le stoïque sans

orgueil et sans mentir à sa nature ; et Jésus a voulu nous consoler, nous encourager, nous donner l'exemple.

Outre ces deux courants de désirs que nous constatons en Notre-Seigneur, et dont aucun n'est coupable, car nous pouvons légitimement demander à Dieu de nous délivrer de nos souffrances, pourvu que notre volonté demeure résignée, aimante et docile à ce que décidera notre Père du ciel, il y a un troisième courant de désirs que Notre-Seigneur n'a pu connaître, et qui naît en nous de la concupiscence. Ces désirs sont matériellement mauvais dès l'origine, parce qu'ils sont désordonnés ; mais ils ne sont pas péchés, parce qu'ils ne sont pas libres. Ils ne deviennent péchés formels que si la volonté supérieure et spirituelle, où réside le libre arbitre, se penche vers eux, s'y complaît, et leur donne libre champ. Mais si la volonté reste close dans sa citadelle, réprouvant la triste rébellion des appétits intimes, il n'y a pas de péché, et il ne saurait y en avoir, quels que soient les grondements et les assauts violents de l'amour-propre et de la sensibilité contre la volonté qui tient les rênes, qui a la responsabilité de tout l'être humain, et qui refuse le laisser-passer qu'on lui demande. Tant que la volonté suzeraine résiste et prie, elle doit tenir pour sûr que ses vassaux révoltés ne sont pas entrés dans la place.

Comme Notre-Seigneur nous instruit, nous console et nous fortifie ! Il a voulu tout éprouver, excepté le péché et la concupiscence, qui est comme l'élément matériel du péché. Mais s'il a voulu tout éprouver, ç'a été pour nous montrer comment, à travers toutes les misères et les difficultés, nous devons aller à la victoire.

« Pourquoi donc vous demandé-je de me sauver de cette heure de ma Passion, puisque c'est pour cela que je suis venu ? Je l'affronterai donc pour votre gloire.

§ 7. La voix du Père.

Jésus dit :

28. « Père, glorifiez votre nom. » Et une voix vint du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. »

Jésus n'est pas un Maître qui enseigne et ne pratique pas. Il veut que nous glorifions le nom du Père, *sanctificetur nomen tuum*. Pour lui, ç'a été sa préoccupation constante, et jamais il n'a cherché autre chose que la gloire de son Père. Ce doit être la nôtre aussi. Mais c'est surtout dans nos grandes épreuves que nous devons nous attacher à procurer la gloire de Dieu, d'autant que nous y entrons sans attrait, sans intérêt, l'âme toute nue, guidés par la seule lumière de la foi, soutenus par la seule grâce divine. Oh, que nous sommes beaux alors, et vraiment fils de Dieu,

conduits purement par son Esprit. Et c'est alors que le Père répond par une voix qui éclate et se fait entendre : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. » Qui, le ? Son nom divin. — Comme le Fils s'oublie pour ne penser qu'à la gloire du Père, le Père semble s'oublier pour ne penser qu'à la gloire, du Fils. Comme le Fils est dans le Père, ainsi le Père est dans le Fils ; et comme le Fils cherche la gloire du Père, le Père cherche la gloire du Fils. C'est le mystère de l'unité dans la Trinité mystère ineffable que, plus loin, Jésus-Christ proposera à notre imitation pour la pratique de la charité fraternelle et de l'amour divin.

Le Fils est la gloire du Père ; et le Père l'a glorifié, dit-il, dans l'éternité... Il l'a glorifié en l'engendrant par son intelligence, selon toute sa ressemblance et sa splendeur. Il l'a encore glorifié en créant le monde, par lui. Et depuis l'Incarnation, il l'a glorifié à plusieurs reprises, notamment à son baptême où une voix descendit du ciel qui le reconnaissait pour le Fils bien-aimé de Dieu ; il l'a glorifié par les miracles éclatants qu'il lui a donné d'accomplir ; il le glorifiera par sa résurrection, son ascension, son règne éternel à la droite divine, et sur la terre en attirant à sa croix comme à un char de triomphe les multitudes et les peuples. Car c'est le Père qui attire... Et c'est le Père qui donne à la croix ignominieuse cette force attirante et subjuguante à laquelle le monde, qui résiste à toute sagesse humaine, ne résistera pas.

O le beau et rapide dialogue entre le Père et le Fils ! Le beau dialogue d'amour que le monde des âmes doit écouter, car le Père le rend sensible pour cela. C'est ce que Notre-Seigneur fait remarquer ; car tandis que

29-30. La foule qui était là et qui avait entendu, disait : « C'est le tonnerre » ; d'autres disaient : « Un ange lui a parlé » ; Jésus dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. »

Toute la foule présente a le sentiment du prodige qui vient de s'accomplir, et de la puissance surhumaine qui révèle sa présence. Mais pourquoi les uns parlent-ils de tonnerre, et les autres de la voix d'un ange ? C'est que les uns sont surtout frappés de la puissance matérielle du son, les autres de la signification des paroles. Les uns croient déjà en Jésus, les autres n'y croient pas. Quand une idée est à demeure dans notre esprit, acceptée, aimée, un rien la réveille clairement ; mais une idée qui n'est pas encore entrée, ou qui répugne, il faut qu'on nous l'articule distinctement pour que nous l'entendions, et peut-être encore ne la comprendrons-nous pas, si nous prêtons l'oreille à notre antipathie.

La puissance éclatante et surhumaine de cette voix ne faisait doute pour personne, c'est l'élément matériel et sensible ; quant à bien entendre que Jésus est le Fils bien-aimé du Père céleste, il y faut la grâce divine et la bonne disposition du cœur. Or Dieu fait une manifestation nouvelle pour

rendre les esprits attentifs, d'autant que le moment est solennel, que les grands coups vont être frappés, que le sceau va être mis au rachat de l'humanité, que Jésus-Christ va s'avancer adversaire et vainqueur du monde et du prince de ce monde. Il dit en effet :

31. « C'est maintenant le jugement du monde ; c'est maintenant que le Prince de ce monde sera jeté dehors. »

Quel est ce jugement, et quel est ce prince ? Ce prince est Satan, indiscutablement. C'est le prince des ténèbres, c'est le prince de l'air qu'il peut agiter et troubler, symbole de son empire sur les âmes, où il règne par les convoitises et les passions attisées aux souffles inquiets et brûlants de son esprit, devenu l'esprit du monde. C'est cet esprit qui va être jugé et condamné avec éclat et puissance. Satan, qui est la source de cet esprit, sera par là même jugé et condamné. En suite de cette condamnation, il sera expulsé et relégué en enfer. Le monde, envahi et perdu par son esprit, sera condamné avec lui, et avec lui relégué dans les mêmes abîmes, au fur et à mesure des générations qui passent. Mais, si le dominateur tyrannique du monde est jugé, condamné, jeté dehors, il arrivera à ceux qui, étant dans le monde, voudront n'être pas du monde, que la délivrance et la liberté se lèveront sur eux. Car l'esprit de Jésus-Christ les envahira et en chassera l'esprit de Satan, comme les feuilles vivantes et nouvelles du printemps chassent les feuilles vieilles et rouillées des chênes ; et où s'établira l'esprit de Jésus-Christ, là s'établira la liberté... Ainsi la liberté chassera l'esclavage, la lumière chassera les ténèbres, l'amour chassera la haine, la vie chassera la mort, le règne de Jésus-Christ chassera le règne de Satan.

La sentence contre Satan va être prononcée : elle s'exécutera chaque jour durant le long des siècles.

Avant Jésus-Christ, Satan usurpateur avait pris la place de Dieu dans le monde, et dominait. L'homme s'était livré à lui, et l'expérience était faite, depuis bien des siècles, et chez tous les peuples, il ne pouvait plus lui échapper. Irrémédiablement enfoncé dans les péchés et les vices, toute fausse religion était impuissante à l'en tirer. Les sages et les grands philosophes de la Grèce avaient souvent dit de belles paroles, mais n'avaient rien changé. Les empereurs romains, avec toute leur puissance, y pourront encore moins, si ce n'est que leur vie scandaleuse enfoncera le monde plus avant. Jésus seul va fonder et cimenter avec son sang l'Église, cité de la vertu et de la liberté des âmes, indestructible aux attaques du mal, du monde et de Satan. Quiconque, voudra être pur et libre n'aura qu'à s'y réfugier.

Mais pourquoi cette condamnation victorieuse du monde et de Satan est-elle prononcée maintenant ? Parce qu'en ce moment Jésus va être cloué sur la croix, et que la croix est le principe de toute victoire. Il dit :

32. « Pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. »

Voici un verset dont le sens est clair, mais dont il est impossible d'exposer la richesse infinie.

§ 8. La croix, prélude du triomphe de Jésus.

Le soleil est le centre du système où nous nous mouvons ; il attire notre terre et les autres planètes et les fait circuler dans l'espace ; mais où est le centre du monde, dont l'influence conditionne les mouvements de la création ? Je ne sais ; mais nous connaissons le centre des âmes et du monde spirituel : c'est Jésus-Christ en croix. De là part une influence universelle qui pénètre le ciel, la terre et les enfers, y fait fléchir tout genou, y émeut tout amour, ou provoque la haine là où l'amour ne peut plus, fleurir. Le ciel tout entier s'incline vers Jésus crucifié. Le Père Eternel apaisé lui donne tout pouvoir dans la sphère de l'éternité et dans la sphère du temps. Le crucifié peut ouvrir les portes de la patrie céleste et de la félicité souveraine à qui il veut. Aujourd'hui, dit-il au larron, tu seras avec moi en paradis. Du haut de sa croix, il domine tous les événements de la terre, les fait concourir à la formation de ses élus, élève les puissances ou les abat, donne le succès ou l'échec, la victoire ou la défaite, lâche la bride au mal ou l'arrête, selon les justes décrets de sa sagesse ; et quand l'heure est venue, terrasse l'orgueil des persécuteurs, et laisse ses élus reprendre haleine, et se ranimer par le sentiment d'un triomphe qui sera, suivi d'autres luttes, mais qui est le symbole de la victoire finale et éternelle.

Le crucifié attire à lui tous les cœurs purs : il est leur centre ; il attire les vierges et les soulève au-dessus de toutes les boues de ce monde ; il attire les martyrs, les enthousiasme et les soulève au-dessus de toutes les faiblesses de la nature humaine ; il attire les saints confesseurs et, par son attirance victorieuse, il les fait monter aux sommets sublimes des vertus. Il attire les pécheurs et, par là, il les dégage des ordures de leurs péchés, et des filets de leurs habitudes mauvaises, et il les embellit par les rayons de sa grâce, comme le soleil embellit le lis qui monte du fumier.

Le crucifié attire à lui toutes les âmes qui aspirent au salut : Juifs et Gentils, Grecs et Romains, peuples civilisés et peuples barbares, et les nations du midi et celles du nord, et celles de l'orient et celles de l'occident : et nul point du globe n'échappe à ses influences.

Comme le soleil illumine avant d'apparaître, ainsi le crucifié par avance a attiré les patriarches et les prophètes et toutes les âmes saintes du peuple élu et de la gentilité, Job et les rois Mages.

Jésus crucifié, du haut de sa croix, attire d'une force si victorieuse qu'elle brise toute force opposée, et même les liens du plus fort amour ; et, pour

céder son attirance, l'époux brisera avec l'épouse, le fils avec sa mère, le frère avec sa sœur, l'ami avec l'ami le plus cher.

Son attirance brise l'attirance de tous les plaisirs les plus délicats et les plus enivrants ; elle brise les attraites des passions les plus douces, les plus ardentes et les plus violentes, et l'amour et l'ambition, et la vengeance et la haine.

Il attire, et son attirance est victorieuse de toutes les faiblesses de l'humanité qui a été pétrie du limon de la terre ; et elle fait de beaux martyrs, même avec des enfants de quatre ans, des vierges timides et des esclaves.

Et il n'est pas d'héroïsme qu'elle ne rende possible. Elle lance les cœurs vers ce qui répugne le plus irrésistiblement à la nature humaine, la souffrance, le mépris et la mort. Et l'on entendra des âmes attirées et passionnées par le crucifié dire : « mon unique souhait est de souffrir et d'être méprisé pour vous », « on souffrir ou mourir ». Le seul charme que sainte Marguerite-Marie trouvait à l'existence, c'était la croix.

Jésus attire les cœurs vers sa croix, non en leur supprimant la souffrance, mais en la leur faisant aimer, par la force de son amour et de sa grâce, et par le goût de la vie éternelle qu'il leur promet et qu'il leur donne. O suprême et divine attirance ! Et il était dans les plans de la sagesse éternelle que Jésus n'attirât ainsi que du haut de la croix...

La croix lui est un trône, un étendard, un char de victoire.

Aimons notre crucifix ; nous y trouverons toute attirance, toute douceur, toute force, toute victoire sur nos ennemis et nos passions. Nous y trouverons le salut et la vie.

Ce qui attire l'homme, c'est le plaisir, c'est l'amour, c'est la vérité, c'est la vie, c'est le bonheur. Jésus crucifié est tout cela.

Il est le plaisir pur, l'amour vivant, la vérité totale, la vie véritable ; il est le bonheur de l'âme humaine, qui ne saurait le trouver ailleurs. Aussi saint Paul ne voulait connaître et goûter que Jésus crucifié ; tout le reste, il le regardait comme de l'ordure... Saint Thomas d'Aquin a puisé dans son crucifix sa science sublime.

Le pôle magnétique attire toutes les aiguilles aimantées ; Jésus crucifié attire tous les cœurs ; ceux qui, par abus de leur liberté, se soustraient à cette attirance, sont comme la boussole qui a perdu le nord et qui s'affole. A la mort, l'âme dépouillée de toutes les factices et éphémères attractions de ce monde sera dans un affolement porté au paroxysme, et, l'attraction divine la sollicitant sans jamais pouvoir se réaliser, il en résultera l'éternel désespoir.

Après Jésus, et avec lui, ses disciples les plus crucifiés sont les plus attirants. Qui dira, au sein de l'Église, l'attrance du stigmatisé saint François d'Assise ? Les martyrs, par leur sacrifice total, participent à la force d'attraction de la croix ; et leur sang, plus que la parole des docteurs, attire à l'Église de nouveaux chrétiens... Les martyrs faits par les Boxeurs ont doublé les chrétiens de Chine ; et ceux de l'Ouganda ont donné à cette mission un merveilleux essor.

Heureux le simple fidèle qui, par la mortification, l'humilité, l'abnégation, devient une image de Jésus crucifié ; il sera transfiguré, il sera attiré vers Dieu et il attirera les âmes à Dieu.

Jésus crucifié est la souveraine beauté morale.

Ceux qui s'étudient à édifier une morale purifiante et élevée, en dehors de la croix, bâtissent sur le sable.

Nul homme ne peut dire la puissance de transformation de Jésus crucifié et la force de ses attirances vers toute vertu et toute beauté morale. Celui qui saurait les chanter ferait un poème, auprès duquel, pâliraient tous les autres. Mais c'est là sans doute un cantique réservé que seuls peuvent chanter les élus, à la suite de l'agneau immolé et victorieux.

Avant que Jésus ne fût crucifié, l'homme avait plus peur de Dieu qu'il n'était attiré vers lui ; et les Juifs craignaient de le voir, de peur de mourir. Mais, le péché détruit et soldé sur la croix, l'attrance divine n'est plus tenue en échec ; et elle s'exerce par Jésus crucifié.

Pour que nous ne nous trompions pas sur cette exaltation, saint Jean nous dit qu'il s'agit bien de la croix.

33-34. Jésus parlait ainsi, pour marquer de quelle mort il devait mourir.

La foule, déconcertée par ses idées fausses sur le Messie, lui répondit : « Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement ; comment donc dites-vous : il faut que le Fils de l'homme soit élevé ? Qui est ce Fils de l'homme ? »

Ainsi la foule comprend que Jésus parle de crucifiement ; et chez plusieurs la haine donne à ses paroles une sinistre clarté. Mais, pour le grand nombre, par suite de préjugés, il y a opposition entre l'affirmation de Jésus et l'Écriture. La foule raisonne ainsi : « Vous vous dites Fils de l'homme et le Messie ; vous ajoutez que vous allez disparaître par la mort de la croix ; or l'Écriture dit du Messie : « Ses origines partent du commencement, et des jours de l'Éternité » (Mich., 5, 2). — « Tu es prêtre pour l'éternité. » (Ps. 109, 4.) — « Son trône est stable comme le jour du ciel » Ps. 88, 30) ; et, verset 38 : « Son trône sera devant moi comme le soleil ; comme la lune, il est établi pour toujours. »

— « Qu'on te révère, tant que subsistera le soleil, tant que brillera la lune, d'âge en âge. » (Ps. 71, 5) — « Il sera appelé le Père du siècle futur. » (Is., 9, 7).

Mais tous ces textes se rapportent au règne de Jésus-Christ après sa mort, comme on devait le conclure en les combinant avec les textes de l'Écriture, où la mort du Messie est clairement prédite, et comme racontée à l'avance, par exemple dans le Ps. 21, et dans le chapitre 53 d'Isaïe, sans parler de Daniel, 9, 26, et de Jérémie, 11, 19.

L'homme charnel et naturel ne comprend que ce qui flatte ses sens ; les paroles qui lui parlent de crucifiement lui sont une énigme.

L'Évangile nous en donne un exemple frappant. Notre-Seigneur (Luc, 18, 31) dit à ses Apôtres : « Voici que nous montons à Jérusalem et que va s'accomplir tout ce que les Prophètes ont écrit du Fils de l'homme. Il sera livré aux Gentils, et moqué et injurié, et couvert de crachats ; et après l'avoir flagellé, on le mettra à mort, et il ressuscitera le troisième jour. » — Était-ce clair ? Cependant l'Évangile ajoute : « Les Apôtres ne comprirent rien à ce a ; c'était pour eux un langage caché ; ils n'en saisissaient pas le sens. »

Peut-on dès lors s'étonner que les Juifs se soient fourvoyés sur les prédictions de la mort du Messie, pourtant bien claires ?

Voilà pourquoi nous devons devenir des hommes spirituels, car l'homme spirituel est illuminé par la croix, et il juge de tout (I Co 2, 15).

§ 9. Il faut marcher tant que la lumière luit. Jésus dit aux Juifs :

35-36. « La lumière n'est plus que pour un temps au milieu de vous. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez, des enfants de lumière. » Jésus dit ces choses, puis s'en allant se déroba à leurs yeux. Les Juifs sont dans le doute et leur situation est terrible.

Un général qui doute s'il est près d'une troupe amie ou ennemie, et si sa manœuvre va le jeter dans la victoire ou la défaite, est angoissé ; et s'il peut s'éclairer, et s'il en néglige l'occasion, quelle responsabilité ! Et celui qui est surpris dans la montagne par une nuit noire, et qui ne sait s'il avance vers le précipice, ou s'il s'en éloigne, négligera-t-il la lumière qui s'approche, et qui ensuite va disparaître ? Mais ici le cas est plus grave : il s'agit d'aller au précipice éternel ou à la Vie et au salut.

Dans ceux qui sont indécis devant la lumière, nous pouvons distinguer deux groupes, ceux qui ne nient pas, mais voudraient voir, et n'ont point peur de la lumière, ceux qui ne voient pas et chérissent secrètement, leurs ténèbres, et craignent que la lumière ne leur dévale l'obligation de résister

à des passions aimées. Leur attitude est prise : ils laisseront entrer les rayons qui ne les contredisent pas, car la lumière est bonne en elle-même, et il est honorable de ne point l'éconduire, et l'on proclame volontiers que c'est à sa clarté qu'on marche ; et nul n'aime les ténèbres pour elles-mêmes, car elles n'ont rien d'aimable, n'étant faites que pour être les compagnes de la mort. Mais les rayons de lumière qui gênent des passions caressées et qu'on ne veut pas vaincre, on les contredit et on s'efforce de prouver qu'ils ne sont pas lumière.

Jésus est tout aimable, étant la Lumière même. Or cette lumière éclaire infailliblement, sinon tout d'un coup, du moins peu à peu ceux qui sont résolus à la suivre fidèlement.

Or Jésus avertit ses auditeurs que la lumière n'est que pour un temps tout proche d'eux ; et il les engage une dernière fois à en profiter ; plus tard, il serait trop tard ; jamais une occasion aussi bonne ne reviendra. Jamais Jésus n'offrira sa lumière d'aussi près.

Ses auditeurs ballottés sont pareils aux naufragés qui touchent le rivage. Par une décision généreuse, ils peuvent s'y fixer ; Jésus leur demande de ne pas se laisser rejeter au loin.

Combien approchent du rivage ferme de la foi ; ils le voient et proclament bienheureux ceux qui y marchent d'un pas assuré, hors de la tourmente. Ils pourraient l'atteindre eux aussi ; ils hésitent ; ils ont peur du sacrifice ; ils verront, plus tard. Les voilà déjà rejetés parmi les flots, et plus loin de la lumière qui pâlit à leur regard. Que deviendront-ils ? S'ils n'arrivent pas à la foi, il sera vrai que ce fut un jour leur faute. Et il est à craindre que la lumière, une fois formellement négligée, ne revienne jamais si proche. Voilà pourquoi Jésus dit aux Juifs : « Marchez pendant que vous avez la lumière. »

Le corps marche avec ses pieds ; l'âme marche avec son amour et les actes de sa volonté. La passion mauvaise nous fait marcher vers la créature ; rompez son attrait, marchez vers Dieu, par l'accomplissement de ses commandements. Si c'est la foi qui vous manque, rompez encore les entraînements qui vous font commettre un mal certain, que votre conscience condamne ; rompez le réseau ténu et enlaçant où vous ligote le respect humain ; rompez les torpeurs du laisser-aller et de la paresse, et les influences des compagnies mauvaises et des mauvaises lectures ; priez et marchez vers l'aube blanchissante qui vous fait pressentir la région de la vraie et totale lumière. Marchez, vous arriverez ; mais n'attendez pas que les lueurs que vous envoie Jésus comme un soleil encore caché, peu à peu faiblissent et s'évanouissent. N'attendez pas que les ténèbres complètes vous saisissent.

« Qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. »

Oui vraiment celui qui marche dans la nuit du péché ne sait pas où il va ; et quand il tombe en enfer, il est horriblement surpris. Celui qui s'enfonce dans les ténèbres des mauvaises habitudes ne sait pas où il va. Il se dit que, s'il voulait, il en sortirait, et qu'il en sortira un mur ; et il ne sait pas qu'il ressemble au poisson qui s'enfonce dans la nasse, où il ne peut plus trouver d'issue. Notre-Seigneur pleura sur Jérusalem pécheresse et il lui disait : « Si tu savais ! » Le pécheur ne sait pas ; il ne sait pas le ciel et les biens éternels qu'il perd ; il ne sait ni la beauté ni le charme de la vertu, il en a perdu le sens ; il s'endurcit ; sa vue s'affaiblit ; les ténèbres s'épaississent et resserrent leur cercle ; il ne lui reste qu'une sensibilité malade et mécanique ; tour à tour il est dégoûté, et tour à tour attiré. Si, par dégoût, il soupire, a horreur de sa situation et fait un pas en arrière, il retombe ; et l'emprise des ténèbres se fortifie.

Non, celui qui marche dans les ténèbres de l'infidélité ou du péché ne sait pas où il va.

Jésus, qui êtes la lumière, ayez pitié de ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ; et ramenez d'abord ceux qui ne se sont égarés que par faiblesse et qu'aucun orgueil pharisaïque ne fait s'insurger contre vous.

« Pendant que vous avez la lumière, croyez en la lumière, afin que vous soyez enfants de lumière. »

Il y a trois sortes de lumières : la lumière physique, la lumière intellectuelle, la lumière surnaturelle.

La lumière matérielle ou physique nous fait voir les objets sensibles ; la lumière intellectuelle nous fait comprendre les vérités abstraites ; la lumière surnaturelle nous fait croire les vérités révélées par Dieu.

Nous sommes illuminés quand le soleil luit et que nous voyons les objets dans sa clarté ; nous sommes illuminés quand notre intelligence comprend les vérités des sciences diverses ; mais nous sommes illuminés surtout et fils de lumière quand nous croyons au Fils de Dieu ; parce que la foi, nous fait connaître tout un monde, auquel l'intelligence naturelle ne peut atteindre, le monde où l'âme devient déiforme, participante de la nature divine, capable de voir Dieu, d'être embellie de sa beauté et bienheureuse de sa félicité.

Les connaissances naturelles appartiennent à un ordre inférieur qui est à une distance incommensurable de l'ordre divin de la foi et de la vision. Et nous ne sommes vraiment fils de lumière que lorsque nous croyons à cette lumière supérieure, car, par cette croyance, nous avons les pensées mêmes de Dieu, et nous nous mouvons dans la lumière même où vit et

agit son Etre divin. Nulle autre lumière ne peut nous illuminer ainsi et nous faire penser divinement. La lumière naturelle ne sait rien de la Trinité qui fait l'essence de la vie de Dieu ; elle est même impuissante à nous faire voir clairement et pratiquement que bienheureux sont les pauvres, et ceux qui pleurent et ceux qui soutirent, et ceux qui sont persécutés, et que Jésus-Christ habite dans les pauvres, et que le moindre service que nous leur rendons, c'est à Jésus-Christ que nous le faisons.

Heureux le fidèle qui n'enfouit pas au fond de son âme la lumière de la foi, pour ne s'en illuminer que rarement, mais qui la tient élevée constamment au-dessus de toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses actions. — Celui-là est vraiment fils de lumière.

La mesure était comble ; Jésus avait assez offert sa lumière ; après avoir dit ces choses, il s'en alla et se déroba à leurs yeux. Malheur à l'âme à qui Jésus se dérobe.

§ 10. Incrédulité des Juifs.

37-38. Quoique Jésus eût fait tant de miracles en leur présence, ils ne croyaient point en lui ; afin que fut accompli l'oracle d'Isaïe disant : « Seigneur, qui a cru à notre parole ; et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? »

Saint Jean pousse ici une douloureuse exclamation. Voilà donc le Messie, le Sauveur le plus aimable, le plus vertueux, le plus bienfaisant, le plus chargé des dons les meilleurs pour cette vie et pour l'éternité, source de la lumière véritable et de la vie véritable, objet de la grande promesse de Dieu, annoncé par les Prophètes, attendu d'une attente anxieuse et ardente, le voilà qui se heurte dans sa mission et aboutit à un échec.

Et pourtant, pour prouver qu'il était le Messie et l'envoyé de Dieu, il avait fait tant et de si éclatants miracles ! Saint Jean n'en a raconté que quelques-uns ; mais, à la fin de son Evangile, il dit que, si on voulait les raconter tous, il faudrait des volumes, que le monde ne pourrait contenir ! Que pouvait-il donc faire encore, pour s'accréditer auprès des Juifs et les amener à croire ? Attendaient-ils quelque prodige plus éclatant que la résurrection de Lazare ? des vertus plus surhumaines que celles de Jésus ? une doctrine plus pure, plus céleste et mieux garantie ? la promesse de biens meilleurs, ou la menace de châtiments plus redoutables ? L'exclamation de saint Jean se comprend, la conduite des Juifs ne se comprend pas.

Pourtant elle était prédite par Isaïe, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle est prédite comme nécessaire : « Ils ne crurent pas, afin que la

prophétie d'Isaïe fût accomplie. » Est-ce que par hasard Dieu fait des prophéties, et puis, pour qu'il ne soit pas dit qu'il se trompe, il aveugle les âmes afin qu'elles aillent les yeux bandés à l'accomplissement de sa parole ? Cette pensée est blasphématoire, elle est donc fautive. Dieu ne travaille qu'à sauver ; il ne fait rien pour perdre ; et sa volonté de sauver les hommes est si sincère que, pour y réussir, il a livré à la mort son propre Fils.

Mais d'autre part sa science est infinie ; elle voit avec une certitude infaillible ce qui sera, dans l'avenir, et peut l'annoncer avec la même certitude ; et cette vision et cette annonce ne sont pas plus incompatibles avec la liberté humaine que notre science de l'histoire n'est incompatible avec la liberté des hommes qui nous ont précédés. La science historique ne détruit pas la liberté ; or Dieu connaît l'histoire de l'avenir ; et de cette connaissance, il peut nous livrer ce qu'il veut.

Plusieurs, considérant ce qui a été, ce qui est, et les idées et les passions, et les grands courants qui emportent les hommes, aiment à prédire l'avenir. Supposons à un esprit profond assez de perspicacité pour annoncer les principaux événements d'un siècle : ses lumières enchaîneront-elles la liberté de l'époque qui va se dérouler ?

Il est vrai que la science de l'homme est fort restreinte et demeure toujours hypothétique, tant de causes inaperçues ou dont on mésestime l'importance pouvant infléchir le cours des événements. Tandis que la science que Dieu a de l'avenir n'est ni restreinte ni hypothétique, mais totale et certaine. D'ailleurs, pour lui, il n'y a pas d'avenir, son être immense et éternel étant simultanément présent à tous les flots du temps. Mais, pour être plus étendue, sa science n'est pas plus nécessitante que la nôtre. Il annonce les faits parce qu'ils doivent être, ils ne sont pas parce qu'il les annonce. Et ils ne sortent pas de sa connaissance, comme d'une cause nécessitante. Ce n'est pas l'intelligence, qui pousse les faits à l'existence, c'est la volonté. Or la volonté de Dieu, c'est que les hommes soient saints, qu'ils observent ses commandements ; et il leur donne des grâces pour cela. La source des actes criminels est donc la volonté des hommes.

Si donc les Juifs devaient nécessairement réaliser la prophétie d'Isaïe, c'est à leur liberté qu'il faut nous en prendre. Ils n'ont pas cru, parce qu'ils n'ont pas voulu. Pourquoi n'ont-ils pas voulu ? Nous retombons dans l'abîme ténébreux de la liberté humaine, et dans les mobiles souvent obscurs, souterrains, ou mal démêlés qui la meuvent. Souvent aussi l'homme sait fort bien où il va, mais il cherche à se mentir à lui-même et aux autres, et à masquer d'une étiquette avouable des mobiles inavouables.

En général, on peut dire que les attraites des sens, l'amour-propre et le respect humain d'une part, de l'autre la vérité, le bien supérieur et la grâce se disputent le coeur de l'homme. Et l'homme librement tantôt donne la victoire au bien, tantôt l'abandonne, au mal.

Les Juifs étaient charnels, attachés aux biens de la terre, — ils le sont encore ; — la prédication de Jésus leur disait de se déprendre, de se faire un coeur libre, de ne pas sacrifier la vérité de Dieu à la possession des biens terrestres, et même s'ils voulaient être parfaits, de les abandonner spontanément, et d'en donner le prix aux pauvres. Beaucoup n'eurent pas ce détachement au coeur nécessaire à tout chrétien. Et quant à ce jeune homme dont l'Évangile nous dit que Jésus l'aima, parce que, depuis ses tendres années, il avait mené une vie innocente et semblait apte à la perfection, nous voyons qu'il n'eut pas le courage de renoncer à ses biens qui étaient considérables. Et il s'en alla triste.

De plus, les Pharisiens étaient redoutés ; on avait peur d'être exclu de la synagogue par ces maîtres orgueilleux et jaloux. Et comme, par suite de leur opposition, il ne se déclara pas de grand mouvement vers Jésus, la foule, qui aime à suivre les courants, resta stagnante. Ah, si les chefs avaient marché, elle aurait suivi. Voilà pourquoi Jésus dit, un jour, avec indignation aux conducteurs de la multitude : « ... Malheur à vous, docteurs de la loi, parce que vous avez enlevé la clef de la science ; vous-mêmes n'êtes point entrés et vous avez empêché ceux qui entraient » (S. Luc, 11, 42-52).

Quant aux Pharisiens, ils étaient trop orgueilleux, trop attachés à leur influence, à la gloriole, et aux mille chaînes qui rivent les coeurs à la terre ; ils avaient trop abusé de la grâce ; ils s'étaient fait une habitude de la résistance à Jésus, ils s'y étaient durcis, enfoncés. Sépulcres blanchis, damnés ambulants, ils ne pouvaient, pour ainsi dire, plus revenir : ils ne revinrent pas.

« Qui a cru à notre parole et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? » (Isaïe, 53, 1). Le bras, c'est la puissance, c'est la vertu opérante, ce sont les miracles de Dieu, c'est Jésus-Christ, par qui Dieu opère la Rédemption, comme autrefois il opéra la Création.

39-40. Mais les Juifs ne pouvaient pas croire, parce que Isaïe avait encore dit : « Il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs coeurs, de peur qu'ils ne voient des yeux et ne comprennent du coeur, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. »

Les Juifs se sont mis eux-mêmes, volontairement et librement, dans cette sorte d'impossibilité de croire. Absolument parlant, ils peuvent croire ; ils n'ont qu'à vouloir ; mais pour cela il faudrait marcher sur leur orgueil, et sacrifier leurs passions vivantes, mourir à une vie pour vivre

d'une autre, se vider d'un esprit pour s'animer d'un autre, et ils reculent devant l'amertume du sacrifice. Ils mourront là-dedans.

Mais pourquoi Dieu est-il représenté comme les aveuglant et les endureissant, les immobilisant dans les ténèbres de l'esprit et dans l'insensibilité du cœur ? Parce que Dieu irrité, après, leur avoir mainte fois offert sa lumière et sa grâce, les laisse se retirer sur les terres lointaines et arides de leur rébellion et de leur orgueil, d'où ils n'aperçoivent plus que de vagues lueurs de la lumière divine à travers la nuit de leurs passions et de leurs péchés.

Et Dieu qui court après la brebis égarée et le prodigue humilié, et les guérit avec empressement, se tient à distance de l'orgueilleux, il le laisse aller.

Mais il y a cet effet particulier que la lumière divine vue et reniée aveugle, que la grâce reçue et foulée à mainte reprise endurecit. Le païen, qui n'a pas reçu les mêmes lumières et les mêmes grâces, n'est ni aveuglé ni endurci de cette sorte ; et il est beaucoup plus apte à les recevoir et à les faire fructifier que l'orgueilleux qui les a déjà obstinément rejetées.

Notre-Seigneur dit des Juifs : « Si je n'étais pas venu, leur péché ne serait pas si grand ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse. » Voilà comment en leur offrant sa lumière et sa grâce, il les a aveuglés et endurecis. Il les a offertes pourtant, parce qu'il est bon, et que la malice n'a pas le droit de faire la loi à la bonté, ni de l'empêcher de s'offrir.

Et Dieu, qui est tout-puissant, ne juge pas à propos de recourir aux tonnerres cachés dans sa puissance et qui abattraient l'orgueil des Pharisiens, comme il abattit Paul sur la route de Damas. Paul, n'avait ni abusé ni résisté comme les Pharisiens.

Faisons notre salut humblement et bonnement avec la grâce ordinaire, sans exiger ou attendre de Dieu qu'il recoure à des miracles, auxquels nul n'a droit. Soyons humbles et il guérira toutes nos iniquités, avec plus de bonté qu'une mère ne soigne son enfant.

41. *Isaïe dit ces choses, lorsqu'il vit la gloire du Seigneur et qu'il parla de lui.*

Cette vision magnifique est racontée au sixième chapitre d'Isaïe. Isaïe vit par avance la gloire de Jésus-Christ Messie. Il vit Jésus-Christ sortant du sein de la divinité, image substantielle et glorieuse du Père, et glorieuse origine du Saint-Esprit, tandis que les Séraphins prosternés autour de cette gloire, les ailes déployées, criaient et se renvoyaient l'un à l'autre ces paroles : « Saint, Saint, Saint, le Dieu des armées ; toute la terre est pleine

de sa gloire. » Isaïe vit donc Jésus-Christ dans sa gloire divine, selon qu'il peut être donné à l'homme de la contempler dès ici-bas.

Cette note historique jetée, comme sans dessein, par l'Évangéliste, marque bien davantage la gravité de la situation. Ce n'est pas à un prophète, à un simple envoyé de Dieu que les Juifs résistent, c'est à Dieu même et à son Fils plein de majesté et de gloire.

42-43. Toutefois, beaucoup même parmi les membres du Sanhédrin crurent en lui ; mais à cause des Pharisiens, ils ne le confessaient pas, de peur d'être chassés de la synagogue, car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.

Non seulement Nicodème et Joseph d'Arimatee crurent en lui, mais beaucoup d'autres.

Il est vrai qu'au Sanhédrin et en dehors du Sanhédrin, les Pharisiens formaient un parti puissant qui s'était déclaré contre Jésus, et qui menaçait d'excommunication et d'exclusion de la synagogue quiconque se déclarerait pour lui. Il fallait être contre eux si l'on voulait être avec Jésus ; il fallait braver l'opinion de ceux qui dirigeaient l'opinion, vaincre le respect humain et ne plus vouloir dépendre que de sa conscience et de Dieu.

Qui dira les bons désirs que le respect humain étouffe, le mal qu'il fait opérer contre l'aveu intime de la conscience. Il ligote les pauvres âmes, les contraint à se travestir aux yeux des autres : il en fait des hypocrites à rebours. L'hypocrite simule une vertu qu'il n'a pas et dont il ne se soucie point ; le respect humain simule une indifférence religieuse, un libertinage, une impiété, qu'il déteste dans son cœur. Extérieurement il est hardi, bravache ; intérieurement il gémit, il a honte de sa faiblesse : il est lâche. Souvent même ceux qui mènent les autres sont menés par le respect humain. C'est une course au travestissement du sentiment intime et bon ; c'est une mascarade où chacun déguise son âme ; c'est une école de dupes et de lâches. Mais ceux qui mènent sont plus coupables parce que plus intéressés et plus décidés au mal ; la foule qui suit est plus à plaindre. Si elle n'a pas la force de prendre sa liberté, elle regrette qu'on ne la lui laisse pas.

Le faible cède au respect humain par crainte du mépris ; or, tandis qu'il fuit le mépris, il devient méprisable. Car le seul homme digne d'estime est celui qui a du caractère, qui ne relève que de sa conscience, de son devoir et de Dieu ; qui sait appeler bien ce qui est bien, mal ce qui est mal, fait l'un et fuit l'autre.

Puisque le respect humain est un masque méprisable, jetons-le par terre, d'autant qu'il ne trompe guère les hommes et ne peut tromper Dieu. Les hommes, derrière le masque du respect humain, voient des polichinelles qui ont peur ; quant à Jésus-Christ, il a dit : « Celui qui rougira de moi sur

la terre, je rougirai de lui devant mon Père du ciel. » Au jour du jugement, tous les masques seront abattus, et les sentiments des hommes apparaîtront dans leur nudité brutale.

Dès ici-bas marchons dans la vérité de Jésus-Christ, qui seule fait de nous des hommes libres ; et disons avec le personnage du poète : « Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autres crainte », et nous serons estimés de Dieu et des hommes ; et même si quelqu'un rit de nous, derrière son rire et au fond de son cœur, il y aura, malgré lui, un endroit secret d'où il ne pourra expulser ni l'estime qu'il fait de nous, ni le mépris qu'il a pour lui-même.

Et puis, parmi les gens de bien, nous aurons des amis déclarés.

De tout temps, on n'est venu, et on ne viendra au Christ que par le sacrifice ; car le monde, s'il ne peut nous enlever son estime, peut nous enlever les biens matériels, nous outrager, nous persécuter. Ce qu'il a fait pour le Christ, il le fait pour ses disciples.

L'Évangéliste dit : « *Ils aimèrent la gloire des hommes plus que celle de Dieu.* » Combien est misérable et éphémère cette gloire que les hommes se distribuent, parmi les faussetés du respect humain et les adulations intéressées et les mépris dissimulés. Mais la gloire de Dieu a pour fondement la vérité, la vertu, les dons divins : elle est pure, brillante, impérissable.

§ 11. Unité de Jésus avec son Père.

44-45. Or Jésus éleva la voix et dit : « Celui qui croit en moi croit non pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé ; et celui qui me voit voit celui qui m'a envoyé. »

L'extérieur doux et humble de Jésus, son apparence humaine, car il était homme aussi, faisaient que, malgré ses miracles et ses vertus, la majesté infinie de sa personne était voilée, et diminués le prestige et l'autorité auxquels il avait droit. Il demande à ses auditeurs de vaincre cette impression sensible, pour pénétrer plus avant, à l'aide de la raison éclairée par la grâce, et appuyée sur le témoignage des miracles.

On dit : croire à un homme, à sa parole, mais non croire en un homme. Croire en Jésus-Christ, c'est croire à sa divinité, et en celui qui l'a envoyé, le Père. Comment cela ? — Quand nous entendons parler quelqu'un, nous connaissons son intelligence où se forme sa pensée. De même, à voir les miracles et les vertus de Jésus, nous voyons la puissance divine d'où ils procèdent. Mais la puissance du Fils n'est pas distincte de celle du Père ; en voyant Jésus, Fils de Dieu, nous voyons donc le Père qui l'a envoyé. C'est ce que Jésus avait déjà répondu à l'apôtre Philippe qui lui présentait les Gentils et lui disait : « Faites-nous voir le Père, et il suffit. » — « Philippe, celui qui me voit voit aussi le Père. » Et par suite, celui qui croit au Fils croit

au Père. Cependant, s'il y a unité de puissance et de substance entre le Père et le Fils, il y a distinction de personnes. La caractéristique du Fils, c'est d'être le rayon de la lumière du Père.

§ 12. Jésus Lumière. — Le monde jugé d'après l'Évangile.

46. « Je suis venu en ce monde comme une lumière, afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. »

Toute lumière est aimable, et la lumière divine est infiniment aimable. Jésus est cette lumière. Heureux qui l'a trouvée, qui la goûte, qui s'y réjouit.

L'Écriture dit de Dieu qu'il « est lumière et qu'en lui il n'y a point de ténèbres » : lumière spirituelle incréée, infinie, d'où procède toute autre lumière spirituelle ou corporelle, et la lumière de l'intelligence angélique et de l'intelligence humaine, et la lumière qui fut créée pour illuminer les mondes et que le soleil fait éclater à nos yeux, et tout ce qui porte le nom de lumière. Mais le Fils est spécialement lumière. Il est, dit le symbole de Nicée, « lumière sortie de la lumière, vrai Dieu engendré du vrai Dieu » ; car il procède de l'intelligence du Père ; il en est le Verbe divin, et le miroir où les élus voient toutes choses.

Le Verbe est un miroir infini et sans tache, où Dieu lui-même connaît tout, et son Être incréé et les êtres créés ou possibles, et son Éternité et tous les temps. Le Verbe « est l'éclat de la lumière éternelle et le miroir sans tache de la Majesté de Dieu, et l'image de sa bonté » (Sap., 7, 26) ; et la « splendeur de sa gloire » (He 1, 3). Dieu le Père a voulu qu'il se fît homme pour être au firmament de l'humanité, comme le soleil où elle s'éclairerait... J'ai fait se lever dans le ciel une lumière indéfectible.

S'y éclaire qui veut. Quand Moïse couvrit l'Égypte de ténèbres, les Égyptiens ne voyaient absolument rien, et les Hébreux se mouvaient en pleine lumière. Ainsi les élus, les disciples de Jésus-Christ se meuvent dans la lumière ; ils voient où ils vont ; et les secrets de l'éternité leur sont ouverts ; les autres roulent en pleines ténèbres ; ils ne savent où le flot les emporte. Ils sont étourdis par leurs occupations et leurs désirs. S'ils réfléchissaient, ils seraient épouvantés et soupireraient après la lumière.

Ceux qui possèdent la lumière ne doivent pas se contenter d'en jouir avec un cœur égoïste ; il faut qu'ils travaillent à la communiquer et à étendre son royaume. C'est un excellent moyen de témoigner à Jésus-Christ, par qui nous sommes illuminés, la reconnaissance que nous lui devons. Ayons soin aussi de ne pas laisser la lumière de Jésus-Christ s'affaiblir en nous. Pour cela réalisons par nos actes la vérité et le bien qu'elle nous montre ; et alors nous ne serons point dans les ténèbres. Quant à celui qui ne réalise point sa foi, Notre, Seigneur lui dit :

47-48. « Si quelqu'un entend ma parole et ne la garde pas, moi je ne le juge point, car je suis venu, non pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas ma parole, il a son juge : c'est la parole même que j'ai annoncée ; elle te jugera au dernier jour. »

Jésus est la bonté même ; il est le Sauveur souverain ; il n'est venu que pour sauver, et non pour juger et condamner. Pour que cette bonté toute pure demeure dans sa splendeur divine et ne soit point voilée de la nuée la plus légère, il laisse à son Père et à sa parole le rôle de juge.

Le Père a décidé que quiconque ne croirait pas en son Fils Unique serait condamné. La sentence s'exécutera, et c'est la parole de Jésus-Christ qui la prononcera. Au dernier jour, elle sera là, à côté du trône du Sauveur ; comme un soleil, elle dardera ses rayons sur la conscience de chacun ; et tandis qu'elle éclairera les turpitudes et les crimes des uns, elle les déclarera coupables d'une voix muette et éclatante ; et tandis qu'elle éclairera les actes bons et vertueux des élus, elle les déclarera dignes de la récompense éternelle. Rien n'échappera à sa lumière, elle fouillera les derniers replis des cœurs ; et, à sa clarté, chacun pourra lire la justice du châtement ou de la récompense. Jésus-Christ n'aura qu'à ratifier la sentence prononcée par elle, à dire aux uns : « Allez, maudits, au feu éternel », aux autres : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la constitution du monde. »

Tel sera le châtement de celui qui entend la doctrine, mais ne la garde pas, la laisse enlever comme une semence que les oiseaux emportent, ou n'en assure pas la croissance par le sacrifice, ou la laisse étouffer par les passions, le souci des richesses ou de l'ambition. Tel sera le châtement de celui qui la dédaigne ou la néglige.

Qu'on ne dise pas : je n'avais pas le temps. On a toujours du temps pour alimenter son corps, et on est fidèle à ses repas. On a du temps pour son plaisir. C'est donc une défaite de dire : « Je n'ai pas le temps d'alimenter mon âme, d'étudier Jésus-Christ et sa parole. J'ai du temps pour les choses qui passent, je n'en ai pas pour mon salut éternel. » Dieu n'a pas envoyé son Fils Unique pour qu'on ne l'écoute point. Or, Jésus-Christ nous dit :

49-50. « Je n'ai point parlé de moi-même ; mais le Père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et ce que je dois enseigner. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses que je dis, je les dis comme mon Père me les a enseignées. »

Quelle que soit votre pensée sur ma personne, vous devez accepter ma parole. Vous acceptez bien celle de Moïse et des prophètes ; or les miracles, que j'ai faits pour autoriser ma mission, ne sont pas moindres ni moins décisifs que les leurs. Ils engagent la puissance de Dieu, et vous font

entendre que je ne parle pas de moi-même. Non, ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de Dieu le Père, qui m'a envoyé ; et cette doctrine, je ne puis pas la cacher, car il m'a envoyé pour la manifester. Et si je dois l'enseigner, vous devez l'accepter. Et pourquoi ne l'accepteriez-vous pas, puisqu'elle est germe de vie ? Celui qui croit en moi, et pratique ma doctrine, a la vie éternelle ; il a la grâce et l'amitié divine, car il croit en celui que le Père a envoyé, et fait sa volonté ; et il a la lumière et la force d'accomplir tous les commandements, qui sont le chemin de la vie éternelle.

Mais puisque je dis les choses comme mon Père me les a enseignées, si vous les rejetez, c'est vis-à-vis de lui que vous êtes responsables ; c'est sa doctrine que vous méprisez ; c'est par elle qu'il vous jugera. Mais si vous la pratiquez, elle vous sauvera, car elle donne la vie, et elle mène à la vie.

* * *